

Le fils captif : clinique de la dette maternelle
Quand donner la vie devient prendre la liberté
Joëlle Lanteri – Psychanalyste

I. La dette inaugurale : naître sous condition

Il ne s'agit pas ici de la gratitude vivante, celle qui circule, se transforme, s'allège avec le temps et permet au sujet de se détacher sans renier.

Il s'agit d'un autre registre, plus silencieux, plus profond, presque enkysté dans les premières strates de la vie psychique.

Certains fils ne viennent pas simplement au monde.

Ils apparaissent dans un climat déjà chargé, comme si leur existence répondait à une attente antérieure à eux.

Avant même les mots, quelque chose est là.

Un regard qui enveloppe trop.

Un corps maternel qui ne cède pas.

Une présence qui ne laisse pas d'espace.

Il n'y a pas de scène inaugurale ouverte, mais une inscription immédiate dans une logique implicite :

Tu me dois la vie.

Non pas comme un passage vers l'autonomie,
mais comme une condition à respecter.

La naissance ne fait pas advenir un sujet libre en devenir.

Elle installe un être redevable dès l'origine, porteur d'une dette qui ne sera jamais formulée clairement, mais toujours agissante.

Ainsi, le fils ne grandit pas seulement.

Il répond.

II. La mère de la dette : donner pour retenir

Toutes les mères donnent, et ce don est le socle même de l'humanisation.

Mais certaines donnent d'une manière qui ne permet pas la séparation.

Le geste maternel, au lieu d'ouvrir, vient encercler.

Tout est là : le soin, la présence, l'attention constante, parfois même le sacrifice.

Mais rien ne peut être perdu.

Le don ne se dissipe pas, il s'accumule.

Il ne circule pas, il s'inscrit.

Chaque geste devient trace.

Chaque trace devient appel.

Et sans qu'aucune demande ne soit explicitement formulée, une attente se constitue : celle d'un retour, d'une fidélité, d'une présence continue.

C'est ici que la lecture de Melanie Klein éclaire la scène :

l'objet aimé peut devenir objet à conserver, lorsque la perte n'est pas psychiquement tolérable.

L'enfant n'est alors plus celui qu'on accompagne vers la séparation.

Il devient celui qu'on maintient au plus près, sous couvert d'un amour total.

Le lien ne s'ouvre pas.

Il se referme doucement.

III. La captation : aimer en retenant

C'est ici qu'un terme s'impose pour nommer ce qui, sans lui, resterait diffus : la captation.

La captation ne relève pas de la contrainte visible.

Elle n'enferme pas par la force.

Elle agit autrement.

Elle s'insinue.

Elle occupe la place psychique de l'autre, au point de rendre toute prise de distance difficile, voire impensable.

Dans la captation, le lien ne laisse pas de vide.

Il remplit, anticipe, précède.

L'enfant est là, mais déjà pris dans une trame qui ne lui appartient pas.

On ne lui demande pas explicitement de rester.

Mais tout dans le lien fait qu'il ne peut pas partir sans conséquence majeure.

En prolongeant la pensée de Jacques Lacan, on pourrait dire que la captation court-circuite la fonction du tiers.

Elle maintient le sujet dans une relation duelle saturée, où aucune coupure symbolique ne peut véritablement s'inscrire.

Ce n'est pas une emprise spectaculaire.

C'est une adhérence invisible.

Et c'est précisément ce qui la rend si difficile à identifier.

Car le fils capté ne se vit pas comme prisonnier.

Il se vit comme lié, concerné, responsable.

IV. Le fils comme objet de réparation capté

Dans cette économie psychique, le fils ne vient pas simplement prendre place.

Il est installé dans une fonction.

Il devient celui qui doit réparer, contenir, apaiser.

Une solitude maternelle ancienne, une blessure non symbolisée, une perte jamais élaborée – tout cela trouve en lui un point d'accroche.

Mais cette fonction ne lui est jamais présentée comme telle.

Elle ne se négocie pas.

Elle s'impose dans le silence.

La captation opère ici pleinement :

elle ne laisse pas d'espace vacant où le sujet pourrait se découvrir lui-même.

Le fils est occupé avant même d'exister pour lui-même.

Dans la logique lacanienne, il est convoqué à la place de l'objet, non comme cause du désir,

mais comme tentative de combler ce qui ne peut l'être.

Or, être ce qui manque à l'autre,

c'est renoncer à devenir pour soi.

Ainsi se construit une oscillation intime :

vouloir rester pour soutenir...

et vouloir partir pour respirer.

V. L'extension du piège : la mère des enfants

Le temps passe, mais la structure persiste.

Le fils grandit, quitte le domicile, construit une vie.

Il rencontre une femme, parfois devient père.

Et pourtant, la captation ne disparaît pas.

Elle se transforme, se déplace, se recompose dans les nouveaux liens.

La mère d'origine reste présente, parfois discrète, mais agissante dans les choix, les culpabilités, les renoncements.

Et la compagne peut, à son tour, être prise dans cette logique.

Non par reproduction consciente,

mais par effet de structure.

Elle donne, elle investit, elle attend.
Et sans le savoir, elle peut venir occuper une place similaire :
celle d'une figure qui retient par le don.
La dette change de visage.
Mais la captation, elle, continue de tisser.
Ce n'est plus la même mère.
Mais c'est la même dynamique.

VI. L'impossible séparation : rester ou trahir
Le fils se trouve alors pris dans une tension extrême.
Rester, c'est répondre à l'appel implicite.
C'est maintenir le lien, préserver l'équilibre, continuer à être celui sur qui l'autre s'appuie.
Mais rester, c'est aussi s'effacer progressivement,
se réduire à une fonction,
perdre la possibilité de se définir autrement.
Partir, au contraire, ouvre une autre angoisse.
Car partir n'est pas un simple mouvement de vie.
C'est vécu comme une rupture catastrophique.
Comme si le départ risquait de faire tomber l'autre.
Ou de détruire le lien irrémédiablement.
Dans ces conditions, ce que Donald Winnicott nomme l'aire transitionnelle ne peut se constituer.
Il n'y a pas d'espace intermédiaire.
Pas de jeu possible entre attachement et séparation.
Seulement une alternative radicale :
Se perdre soi...
ou perdre l'autre.

VII. Barrer la maternité : un acte de désengagement de la captation
Dans certains parcours, une décision surgit.
Silencieuse, souvent incomprise, parfois même dissimulée sous d'autres justifications.
Le fils choisit de ne pas transmettre.
Pas d'enfant.
Pas de descendance.
Ce geste n'est pas seulement un choix de vie.
Il peut être entendu comme un acte de désengagement de la captation.
Ne pas devenir père,
c'est refuser d'entrer dans une chaîne où la dette se rejouerait.
C'est interrompre la circulation d'un lien qui n'a jamais pu se symboliser.
C'est empêcher que la captation ne trouve un nouveau support.
Ce n'est pas un refus de la vie.
C'est parfois une tentative de la préserver autrement.

VIII. Encart clinique - Dette et captation : un surmoi archaïque incarné
Dans ces configurations, la dette ne relève pas du symbolique de l'échange.
Elle appartient à un registre plus ancien, plus contraignant.
Un surmoi archaïque, sans nuance, qui ne permet ni déplacement ni transformation.
Mais ici, ce surmoi ne se limite pas à une instance interne.
Il s'incarne dans la relation elle-même.
La captation devient alors le mode opératoire de ce surmoi :
La dette justifie.
La captation maintient.

Le sujet ne se sent pas seulement obligé.
Il se sent incapable de se soustraire.
Et toute tentative d'écart déclenche une culpabilité massive,
comme si exister pour soi revenait à détruire l'autre.

IX. Sortir des filets : une séparation à construire
Sortir de cette emprise ne se décrète pas.
La captation laisse des traces profondes :
une vigilance constante,
une difficulté à dire non,
une culpabilité diffuse,
une sensation d'être toujours attendu quelque part.
Il ne s'agit pas simplement de partir,
mais de désintricuer ce qui a été noué.
Re-symboliser la dette.
Redonner au don sa dimension de transmission et non de capture.
Transformer :
tu me dois la vie
en
la vie t'a été donnée – à toi de la vivre.
C'est un travail lent, parfois douloureux,
où le sujet apprend à tolérer la séparation sans effondrement.
Un moment où peut émerger cette phrase, souvent inédite :
Je viens de toi... mais je ne suis pas à toi.

X. Ligne de crête
Ce que ces fils donnent à entendre, souvent à travers leurs symptômes, leurs empêchements ou
leurs choix radicaux, c'est la difficulté de devenir sujet lorsque le lien d'origine n'a pas laissé
place au manque.
Ils avancent sur une ligne fragile,
entre fidélité et disparition.
Et pourtant, quelque chose insiste.
Un désir de se dégager.
Une tentative de desserrer la captation.
Une aspiration à exister hors dette.
Car sans tiers, sans coupure, sans nomination,
la mère devient mer.
Et le fils,
un nageur épuisé...
fidèle à une eau dont il ne parvient pas à sortir.
Certains patients ne viennent pas rompre un lien.
Ils viennent, lentement, apprendre à ne plus être captés.